Propos du jour de fête

Al-Risala, 22 janvier 1934

Le matin sourit, et les lèvres sourirent avec lui; le soleil se leva, et les visages s'illuminèrent avec lui; les oiseaux chantèrent, et les âmes chantèrent avec eux, d'espoirs et de désirs, de passions et d'envies; et d'autres âmes chantèrent aussi, de peines cuisantes, de douleurs brûlantes, de sentiments qui brisent les cœurs et font couler les larmes. Certains se livrèrent tout entiers à une joie ample, d'autres se livrèrent tout entiers à un chagrin profond, et d'autres encore hésitèrent entre les deux, prenant de chacun une part mesurée, et se composant, de l'un et de l'autre, une humeur qui n'était ni radieuse de joie ni sombre de tristesse, mais quelque chose entre les deux, où il y avait place pour le plaisir et l'espoir, et place aussi pour la douleur et le souvenir. Et les jours de la fête, les gens allaient, agités, entre les maisons des vivants et les maisons des morts, parlant aux uns, songeant aux autres.

Bien des propos des vivants, et bien des propos qu'ils tiennent sur les morts, mériteraient d'être consignés et pris pour sujet de diverses formes de littérature et d'art. Mais ces propos arrivent avec les jours de la fête, et s'en vont avec eux, comme s'ils n'avaient jamais été; ils laissent leurs traces dans les âmes des gens, mais ne laissent nulle trace dans ce qu'ils composent et écrivent, car ils ne composent ni n'écrivent; et s'ils composent ou écrivent, ils s'arrêtent rarement à ce qu'ils ressentent ou trouvent réellement, mais cherchent leurs sujets tantôt dans le ciel, tantôt dans les nuages, et parfois loin de leur propre vie. Et s'ils touchent à leur propre vie, ils n'en touchent que la surface, et la touchent avec une telle douceur qu'elle se rapproche davantage d'une sécheresse stérile et sans espoir que de cette fécondité qui donne vie aux âmes et nourrit les cœurs.

Quant à moi, je me suis trouvé, durant les jours de la fête, tenant avec moi-même et avec mes amis diverses conversations—les unes souriantes, les autres renfrognées, sérieuses ici, badines là. Mais je me suis réservé les plus amères et les plus cuisantes de ces conversations, car je sais que les gens, aux jours de la fête comme aux autres jours, détestent l'amertume du chagrin et la piqûre de la douleur. Et j'avoue: j'ai accueilli le jour de la fête avec une tristesse profonde, car j'ai évoqué des images que j'ai coutume de faire défiler à chaque fête, et j'ai songé à ceux que j'irais visiter et qui me visiteraient, à ceux vers qui j'irais et qui

viendraient vers moi—pour trouver que beaucoup de ces images avaient déjà été effacées de la page de la vie, n'y laissant plus qu'un tracé sur la page du cœur: vif chez les uns, faible chez les autres.

Ces images ont été effacées de la page de la vie, aussi ne rechercherai-je pas ceux à qui elles appartenaient, ni eux ne me rechercheront-ils—soit parce qu'ils ont été transportés de cette demeure, où nous nous débattons entre la douleur et l'espoir, vers une autre demeure qui ne connaît ni mouvement ni agitation; soit parce qu'ils se débattent encore avec nous dans cette demeure, mais que les circonstances de la vie et les nécessités de l'existence ont emporté leurs affections loin de nous, vers d'autres gens qui ne sont plus des nôtres, ni nous des leurs, en quoi que ce soit désormais.

Je commençais autrefois mes visites de fête par ce petit cercle d'amis chers: je passais avec eux la veille de la fête, et lorsque le matin respirait, je pensais à eux, et lorsque la matinée s'élevait, j'allais vers eux, et je les retrouvais comme si nous ne nous étions pas vus depuis un long âge, et je passais avec eux une heure brève et étroite, où je n'avais de loisir ni pour eux ni eux pour moi, tant étaient nombreux ceux qui allaient et venaient—et pourtant, malgré cela, c'était une heure ample et féconde, tant elle était pleine de cette affection qui passe dans le cœur, apaisante et douce, pour nulle autre raison que ceci: une main avait serré une main, et qu'une salutation calme, exempte de toute affectation, avait touché l'oreille et empli l'âme de vie, de bonheur et de joie.

Et lorsque j'avais passé ce bref et fécond moment avec ces amis, je les quittais ayant amassé assez de bonheur et de joie pour m'aider à porter les fardeaux de la fête, et j'allais à la maison d'Adly, puis à la maison de Tharwat, puis à la maison d'un tel et d'un tel. Et les jours se mirent à ravir ces gens l'un après l'autre, jusqu'à ce que je rende visite à ces amis, passant avec eux le temps que je passais, puis je sortais, et je me retrouvais à me diriger vers Kawkab al-Sharq—non vers la maison d'Adly, ni celle de Tharwat, ni celle d'un tel et d'un tel, parmi ceux que j'aimais autrefois rechercher, et dont je me réjouissais lorsqu'ils me recherchaient, ou m'envoyaient leurs vœux par la poste.

Et à peine me préparais-je à sortir le jour de la fête que ceux qui apportent de telles nouvelles m'annonçaient qu'un tel, et un tel, et un tel parmi mes amis étaient déjà arrivés, et attendaient—certains d'entre eux voulant commencer la fête en me voyant, car me voir était la chose qui leur était la plus chère au jour de la fête; d'autres voulant

m’accompagner dans mes visites de fête, car ils trouvaient dans cette compagnie plaisir et facilité. Mais maintenant on m’annonce que d’autres gens sont arrivés, et attendent; tandis que ceux qui venaient autrefois et attendaient ont cessé de venir et cessé d’attendre, pour un temps—car ils craignent les événements, redoutent les circonstances, s’alarment des espions, et s’épargnent, par prudence, la colère du pouvoir. Ils sont vivants, mais les circonstances de la vie ont rompu les liens entre eux et moi, tout comme les circonstances de la mort ont rompu les liens entre les morts et moi.

Et les jours de la fête ne passaient jamais sans que je rende visite à une certaine maison, dans un quartier du Caire, où je trouvais le sourire d’une fleur fraîche, d’une jeunesse tendre, d’une vie souriant à la vie. Mais cette fête est maintenant passée, et je n’ai pas visité cette maison, car c’est une maison en deuil, qui ne célèbre pas la fête, puisque sa fleur fraîche en a été arrachée, tout à fait arrachée, extirpée, tout à fait extirpée, et emportée par le vent vers un lieu où l’on ne voit plus de fleurs, et où la vie ne sourit plus à la vie. Je n’ai pas visité cette maison, n’ai pas joui de ce sourire, n’ai pas entendu cette conversation; mais Dieu m’est témoin que j’ai passé toute cette fête—et il semble que j’en passerai encore bien d’autres, longues—avec une certaine voix résonnant dans mon âme, rude, âpre, hésitante, désespérée, comme résonne une certaine note dans un long morceau de musique. Et vous me demandez ce qu’est cette voix, qui résonne en moi depuis des mois, et qui y résonnera des mois et des mois, et des années encore? C’est la voix de ce cercueil, lorsque ceux qui le portaient sortirent de la prière dans l’une des mosquées du Caire, s’efforçant de l’arrimer sur l’un des corbillards, tandis qu’il leur résistait quelque peu, puis leur cédait et s’abandonnait à eux. Et il y eut un choc sourd, comme le claquement d’une porte, et le cercueil se stabilisa, et un gémissement faible et ténu s’éleva sur la place, puis s’amplifia et grandit, et la voiture s’élança comme une flèche vers ce lieu d’où ne revient jamais celui qui s’y établit. Et nous la suivîmes, abattus, et rentrâmes abattus; et la vie nous reprit, et ses tourments s’agitèrent autour de nous, et nous détournèrent de nous-mêmes et des autres—mais cette voix sèche, rude et hésitante me revient de temps à autre, et me rappelle ce jour pesant où j’ai accompagné deux êtres chers à leur dernière demeure, en moins de deux heures.

De cela, et de choses semblables, je me suis entretenu avec moi-même durant les jours de la fête; et si vous me demandiez de quoi je parlais avec les autres, et de quoi les autres parlaient quand nous nous

rencontrions, alors—quelle misère! Quelle pauvreté! Quel malheur! Quelle stérilité de la vie, et quelle faillite des vivants! Nous parlions de la crise financière; nous parlions de politique; nous parlions du départ matinal du Haut-Commissaire avec les oiseaux le jour de la fête, et de tous les secrets et rumeurs, de toutes les interprétations et spéculations, qui entouraient ce départ.

Puis nous parlâmes de certaines affaires remarquables qui avaient capturé l'attention des gens, occupé les journaux, et retenu le souci des forces de sécurité: nous parlâmes de cette bague qui agita tant les forces de sécurité, et à cause de laquelle toute une maison de commerce fut fermée, et autour de laquelle une enquête longue et minutieuse fut menée, sans qu'aucun journal égyptien, arabe ou non, ne s'autorisât à passer l'affaire sous silence ou à en priver ses lecteurs; puis, le jour de la fête, les gens s'éveillèrent pour trouver les journaux leur annonçant qu'une dame l'avait ramassée devant une école, prenant son joyau pour du verre, ignorant qu'il s'agissait d'une pierre précieuse, et que la ville du Caire était dans le plus grand émoi à son sujet, et que sa valeur dépassait mille livres.

Et nous parlâmes de cette épingle, perdue par sa propriétaire, qui ne parvenait pas à la retrouver, et fut alarmée de sa perte, et dont la famille faillit faire une histoire semblable à celle de la bague—mais un jeune homme ne tarda pas à la trouver et à la rendre à sa propriétaire, si bien que les forces de sécurité ne furent jamais troublées, les enquêteurs n'eurent nul besoin de se déployer, et les journaux ne firent que rapporter la nouvelle brièvement et modestement, en quelque endroit discret et sans relief. Et nous comparâmes l'histoire de la bague et celle de l'épingle, et le sort de la bague et celui de l'épingle.

Et je disais à mes amis, tandis qu'ils souriaient, riaient et philosophaient: Doucement, messieurs—car si vous aviez demandé à cette bague, ou à cette épingle, quelle histoire elles connaissent, et si la bague et l'épingle avaient voulu vous raconter une part de ce qu'elles savent, vous n'auriez ni souri, ni ri, ni sombré dans la philosophie à ce point. Car la valeur de la bague et de l'épingle ne réside pas seulement dans ces livres, dépassant le millier ou se comptant en centaines; leur valeur réside, plutôt, dans ce qu'elles portent de souvenir, et ce qu'elles figurent d'une vie, et dans ce lien qui les unit aux cœurs et aux âmes.

Un ami malicieux dit:

«Parle-nous donc, à ton tour, de cette bague qui était la tienne, celle que tu as perdue—car il semble que toi aussi tu aies perdu jadis une bague, et que son affaire soit montée jusqu'à la police, puis soit descendue jusqu'aux journaux, puis se soit répandue parmi les gens.»

Je dis:

«Tu parles de cette bague en plaisantant, comme pour en minimiser l'importance et la mépriser—mais sais-tu que je l'ai pleurée profondément? Sais-tu qu'elle n'est pas moins importante, et peut-être plus importante encore à mes yeux, que cette bague-là et cette épingle? Sais-tu qu'elle a laissé, dans la vie publique égyptienne, des traces durables? Grâce à elle, certains hommes sont devenus docteurs; grâce à elle, d'autres ont obtenu leur licence; grâce à elle, bien des affaires de l'État ont été conduites; et grâce à elle, les affaires de nombreux professeurs et étudiants ont été réglées, pendant des années. Dis-moi donc où, dans tout cela, se trouve la trace de cette bague, ou de cette épingle, dans la vie des Égyptiens? Et pourtant sa valeur n'a jamais atteint mille livres, ni cent, ni même dix livres—que Dieu me pardonne—en vérité, sa valeur n'a jamais atteint dix piastres; sa valeur était d'une piastre et demie, pas davantage. Je l'avais acquise en un temps où les choses étaient bon marché, à une époque où une seule piastre pouvait encore nous procurer bien des besoins et des désirs; je l'avais acquise à Bab al-Khalq, en sortant un jour de Dar al-Kutub, alors que j'avais vingt-quatre ans, et que je voulais voyager en Europe—et ce voyage me révéla que j'étais une personne comme une autre, tenue de consigner sa date de naissance, de connaître son âge, et d'évaluer les actes qu'elle apporterait à son compte. En ce temps-là, je cherchai mon acte de naissance, et il était perdu; on me fit donc connaître mon âge, que j'ignorais jusque-là; et en ce temps-là on me dit: quiconque accomplit un acte, ou prononce une parole, est tenu de la mener à son terme—et c'est ainsi que j'acquis cette bague. Elle me fut faite par un homme qui fabriquait des bagues, près du bâtiment de la gouvernance, puis elle traversa la mer avec moi, m'accompagna en France comme étudiant, m'accompagna à l'université comme professeur, œuvra avec moi dans les affaires de l'État, se tint à mes côtés dans les affaires de l'État, et fut une amie fidèle. Je ne sais comment j'ai pu jamais consentir à m'en séparer pour un temps, la confiant à un ami, jusqu'au jour où il vint m'annoncer qu'il l'avait cherchée sans la trouver. Alors je m'impatientai—impatient contre elle, impatient contre les gens, impatient contre la vie tout entière—pendant un temps qui ne fut pas bref. Puis quelqu'un insista

pour que l’affaire fût signalée à la police, et elle le fut, et elle descendit jusqu’aux journaux; mais la police reçut l’affaire avec un sourire, et les journaux la rapportèrent en plaisantant, et mes amis en parlèrent un moment, sur le mode badin. Voyez-vous donc que la valeur des choses diffère, non selon leurs effets et leur importance, mais selon l’importance de leurs propriétaires? Si j’avais été le président du Conseil, le policier n’aurait pas souri, et les journaux n’auraient pas plaisanté, parce que j’avais perdu une bague—mais je ne suis pas le président du Conseil, alors le policier sourit, et ne lève pas le petit doigt; les journaux plaisantent, et toi tu badines, et ces gens badinent avec toi. De cela, et de choses semblables, nous parlions aux jours de la fête.»